Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 35

Artikel: Treboux : suite
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179929

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'évêque ouvrit la cérémonie religieuse par un discours de circonstance qui fut suivi d'un office solennel, après quoi le cortége se remit en marche pour se rendre au pont. Au départ, toutes les cloches de la ville sonnèrent, et quatre commissaires se rendirent chez M. Chaley et le conduisirent à l'extrémité du pont pour recevoir le cortége.

Voici quel était l'ordre de la marche :

Musique militaire suivie d'un peloton de cuirassiers avec hallebarde, au centre duquel trois commissaires portaient le drapeau fédéral, celui du canton et celui de la ville.

Un peloton des élèves des écoles primaires, costumés, dont l'un portait le drapeau des écoles.

Les élèves du collége et du pensionnat avec leur drapeau.

Le révérend coadjuteur avec les gonfalons.

Les autres élèves des écoles primaires.

Les abbayes avec leurs torches et bannières.

Les ordres religieux.

L'orgue portatif avec un chœur d'hommes.

Le vénérable clergé.

L'évêque.

Les autorités civiles et militaires.

Les commissions du pont, les actionnaires, donnateurs et souscripteurs.

Un peloton de cuirassiers avec hallebarde.

Au retour, M. Chaley se joignit à la commission, et ses ouvriers suivirent les actionnaires pour rentrer à l'église. La compagnie d'Etat suivit les carabiniers en haie mobile.

A l'arrivée de la procession à l'entrée du pont, les cloches cessèrent de sonner, le cortége continua sa marche par la rue des Bouchers jusqu'à ce qu'il fut arrêté par un signal afin de laisser passer le clergé, les autorités, les commissaires ainsi que les actionnaires et donnateurs sur le pont. Tout ce cortége était précédé de M. Chaley, accompagné des quatre commissaires qui avaient été le chercher à son domicile, et des trois qui portaient les drapeaux de la Confédération, du canton et de la ville.

L'évêque procéda ensuite à la bénédiction du pont. Pendant cette cérémonie, quatre sections d'infanterie exécutèrent des feux de peloton, les batteries tirèrent 22 coups chacune et l'on sonna de nouveau toutes les cloches.

Cette cérémonie terminée le cortége rentra à l'église où un banc particulier avait été assigné à M. Chaley et aux quatre commissaires chargés de l'accompagner, devant l'autel de St-Nicolas.

Pendant la rentrée de la procession, le grand orgue, qui venait d'être achevé par le célèbre facteur Mooser, se fit entendre. Il fut ensuite chanté un *Te Deum* solennel, pour la clôture de cette partie de la fête, pendant lequel les batteries tirèrent chacune 22 coups, et l'on sonna encore toutes les cloches.

Dans l'après-midi, la Société de musique donna un concert au théâtre. Le soir un grand feu d'artifice fut tiré et la ville illuminée.

Le lendemain les actionnaires et donateurs offrirent un dîner aux autorités et à l'ingénieur, et le soir un grand bal fut ouvert au public tant étranger qu'indigène, et dont le prix d'entrée était fixé « à 30 batz pour un homme et 20 batz pour une dame. »

L. M.

Comment fait-on la saucisse?

Autre temps, autres mœurs, dit-on souvent; *à chaque pays ses mœurs*, peut-on dire aussi. Ces deux proverbes trouvent également leur application dans la grave question posée en tête de ces lignes. Il fut un temps où le saucisson avait chez nous une réelle importance; les repas en famille, les *dix-heures* sur l'herbe aux jours de revue, les parties de campagne voyaient le saucisson, le jambon, le saucisson même à la place d'honneur.

Dans nos villes, *faire boucherie*, c'était faire acte d'importance; saigner le porc devant la maison, cela posait une famille. On faisait ce jour-là ample dépense de macis, de piment, de coriande, de marjolaine, d'ail, jusqu'à de l'eau-de-vie de France ou de bonne eau-de-cerises. C'était un vrai régal. Non-seulement, on terminait la journée par un bon repas, mais on envoyait aux parents et amis de la *saucisse à griller*, du *boudin*, des *atrios*. Les bonnes relations dépendaient beaucoup de ces envois.

Aujourd'hui, on envoie la bête à l'abattoir, à moins que l'on ne préfère l'acheter en détail chez le charcutier.

Chaque pays a sa saucisse; l'Italie prépare le salami, le mortadelle; les bords du Rhin ne craignent pas de joindre à la viande de porc du foie d'oie, des truffes, des filets de sangliers, de très bonnes choses en un mot. La saucisse de Zurich, elle aussi, a eu ses beaux jours; elle a eu ses adorateurs et ses diffamateurs; elle a fait grand bruit dans l'Athènes suisse.

Voici à cet égard ce que nous trouvons dans un manuscrit qui nous est parvenu :

« La police avait arrêté, sous le hâchoir d'un » charcutier, la viande de deux *cabris*, nés trop » jeunes; viande brune, verdâtre, jaune, horrible, » et qui, sans la vigilance d'un agent, allait devenir » (ô! mystère de la digestion), professeur, mar- » chand, demoiselle charmante ou étudiant; car » enfin, un aliment quelconque peut devenir tout » cela suivant la position sociale du consommateur. »

O vanité des vanités, néant des choses humaines! par la supercherie et l'habileté d'un obscur cuisinier, un chat peut devenir théologien, un chien devenir un savant, un âne.....; et dans le pays qui consomment des escargots.....

On frémit vraiment quand on compte de combien de bêtes peut se composer un homme!

J. Z.

TREBOUX 8

— Vous dirai-je ce que j'ai fait un jour? c'est pour prouver à quel point notre cœur a besoin d'émotion. On était sous la Législative, l'horizon se couvrait de noirs nuages; le malheureux roi était au Temple; déjà chaque individu qui avait marqué pouvait craindre pour sa vie. J'ordonnai à mon cocher de me conduire au pas le long des boulevards jusqu'à

la place des exécutions. J'entrai dans ma voiture en me pénétrant de la pensée que j'étais condamnée, et qu'on me conduisait à l'échafaud. J'appelai tout ce que je possède d'imagination pour m'identifier à cette position. Un moment affreux fut quand, débouchant de la rue Royale, je vis cette horrible machine qui dressait ses grands bras devant moi.

— Ne vous restait-il pas, madame, au fond du cœur, quelque espérance ? »

Dans cet instant la cloche se fit entendre pour la seconde fois. L entretien était trop animé pour qu'elle fût remarquée par ceux qui aspiraient à la parole; quant aux simples auditeurs, le signal ne leur échappa point, ils attendaient le moment où la porte s'ouvrirait à deux battants, pour laisser passer le maître des cérémonies, prononçant les paroles consacrées : *Madame est servie.*

Le signal devait être retardé, la porte s'ouvrit, mais on entendit seulement ces mots : *On voit M. Treboux qui monte l'avenue accompagnant un voyageur.*

La phrase s'arrête sur les lèvres de celui qui allait la prononcer, on se regarde : « Ce sera le comte ou Mathieu. » — Ah! si c'était... » s'écria une jeune dame qui se tut tout à coup, mais dont la rougeur révéla le secret. Puis l'assemblée se précipite dans la cour, elle arrive au moment où le comte, sur sa modeste monture, suivi de son guide fidèle, dépassait la grille. Il est entouré, enlevé, porté dans le salon, embrassé, étouffé. Quelques yeux se mouillent de larmes. Il lui est impossible d'abord de répondre aux mille questions qui l'accablent.

Il arrive de cette fournaise vers laquelle se portent tous les regards; il vient de quitter les malheureux pour lesquels s'élèvent tant d'ardentes prières, il est le porteur de leurs plus intimes pensées. Lui-même était, il y a quelques jours, sous la puissance de ces hommes affreux, dont le nom seul est un cauchemar qui réveille au milieu de la nuit. « Quels sont donc les projets de ces maîtres mieux obéis que Louis XIV? Quel est l'état de cette France, qui répudie tous ses souvenirs, qui chemine sans tant de gens qui se croyaient indispensables? Où va-t-elle? » Puis on revient aux individus. « Mon père, mon frère, l'avez-vous vu? Que peut-il espérer? Ah! que n'est-il avec vous ! »

Ceux qui ne sont pas assez heureux pour être à portée du comte, se tournent vers Treboux, qui avec son sang-froid helvétique paraît aussi à l'aise dans le salon de Coppet que dans le lieu de réunion du comité de salut public, et dans les clubs de tous les départements par lesquels il a passé. Il est entouré d'une haie de barons avides de ses moindres paroles.

Après avoir cédé quelque temps à cette ardente curiosité, fatigué de tant de questions et de causeries, il sort du cercle et se dirige vers la porte, au grand désappointement de ceux qui l'écoutent. Il a besoin de respirer plus à l'aise; il va dans la maison, s'informe de ce qui s'est passé depuis qu'il l'a quittée, demande les enfants, les caresse, joue avec eux, cause avec les domestiques qui ont ordre de prévenir tous ses désirs. Eux aussi voudraient savoir quelque chose; ils l'entourent : « M. Treboux, dites-nous donc comment cela va en France! »

— Pas très bien, mes amis. Toujours la guillotine, malheureusement. Les choses ne peuvent pas changer tout à coup.

— Mais vous avez tant à raconter, parlez-nous de Paris.

— Je leur ai déjà tout dit dans le salon. Mme de Staël est trop occupée maintenant, vous lui direz que je la verrai demain, ainsi que le papa.

— Les tigres, les monstres, les anthropophages ! s'écria, en levant les bras au ciel, une élégante femme de chambre, qui, cédant à l'influence générale du château, se piquait de faire aussi de la politique ; si c'étaient les anciens corps privilégiés qu'on immolât, je ne m'en étonnerais pas; mais M. Treboux, je vous en conjure, quels reproches peut-on faire à des hommes qui ont donné toutes les garanties possibles à la cause de la révolution? Les Girondins eux-mêmes n'ont-ils pas voté la mort de Louis?

— Vous n'allez pas, j'espère, excuser les assassins de notre bon roi? dit la grosse femme de charge.

— Fi donc! madame. Je demande qu'on ne dénature pas le sens de mes paroles; tout le monde sait que faisant partie du tiers, je dois suivre la ligne constitutionnelle.

— Le tiers de quoi? dit un jeune garçon du pays, qui, quoique fort empressé auprès de la demoiselle parisienne, avait peu profité de ses notions politiques.

— Que vous êtes insupportable, Jean, avec vos interruptions intempestives! Le tiers de quoi? Peut-on faire une semblable question? Le tiers de rien. Je vous l'ai dit cent fois : le tiers, c'est ce qui n'est ni la noblesse ni le clergé. Mais laissez parler ceux qui en savent plus que vous. Allons, M. Treboux.

— Hélas! je n'ai rien à vous répondre, ma chère demoiselle, sinon que vous avez parfaitement raison. » Puis, se tournant vers le domestique qui venait d'être rudement admonesté : « Pauvre Jean, lui dit-il, tu n'attendras pas trop à préparer mon lit. Il me tardait d'être en Suisse pour avoir une bonne nuit. »

Un personnage très agité, c'était le maître d'hôtel; il connaissait assez les convenances, ainsi que les sentiments de ses maîtres, pour savoir qu'il fallait se garder de parler de dîner à des gens si émus. D'un autre côté il était à craindre que les mets ne reçussent, par ce retard, un degré de cuisson extraordinaire. Il calculait ce qu'il devait accorder à des effusions naturelles. Si on attendait trop, il fallait un autre repas, et jusqu'à quelle heure le travail porterait-il? S'il appelait trop tôt, son influence était méconnue, et nul moyen ne lui restait de se faire entendre. Il se décida en homme d'esprit : il accorda une heure et demie, près de deux heures, puis la cloche retentit d'une voix si forte et si instante, elle parla avec tant d'autorité qu'elle fut obéie.

Ce fut seulement alors que le nouvel arrivé, jetant un coup d'œil sur ses habits, demanda à se retirer dans son appartement, ajoutant avec gaîté que n'ayant avec lui que l'exact nécessaire, il était forcé de demander l'aumône de quelques vêtements. La requête fut octroyée de grand cœur, et une abondante collecte fut faite parmi des gens qui n'avaient pas tous du superflu.

VIII

Le commencement du repas fut triste. Le comte en avait dit assez pour raviver les blessures, et pour reporter dans cette affreuse arène qu'on cherchait quelquefois à se figurer comme moins horrible qu'elle ne l'était réellement. Il vint au milieu du repas donner un nouvel aliment à la conversation; il répondait avec une inépuisable complaisance à des gens qui ne se doutaient pas qu'à l'exception d'une écuelle de lait, il était à jeun depuis la veille.

Il est rare qu'une réunion nombreuse de Français conserve très longtemps une expression de gravité. Le comte non-seulement se sentait hors de tout danger, mais il se trouvait au milieu de ses amis, de sa société, dans son élément, il éprouvait un immense soulagement et un immense bien-être. Etait-il étonnant que, presque à son insu, il donnât essor aux sentiments qui débordaient malgré lui. En racontant les incidents de son voyage, il devint piquant, enjoué. Que de portraits, que de caricatures parmi ces exagérés qui cachaient le plus souvent la peur sous une grosse moustache, un bonnet rouge et des propos terribles. Dans l'entrain de son récit, il ne s'épargnait pas lui-même. « Je cheminais, disait-il, sous les ordres absolus du gouverneur qu'on m'avait envoyé à Paris, et qui me faisait porter le havre-sac en route; ce diable d'homme a une manière à laquelle il est impossible de résister. N'avait-il pas inventé de me créer épicier de sa propre autorité? Il m'a fait passer aux yeux de la moitié de la France pour un boutiquier de la rue Saint-Denis. Oh! mon amour-propre a eu cruellement à souffrir, mais j'ai sauvé ma tête.»

Le conteur fut charmant lorsqu'il en vint au souper de St-Laurent, où d'abord relégué au bout de la table, à côté de son ami le taupier, il jouait un rôle si modeste; puis arriva l'incident qui révèle sa présence; quel coup de foudre! la stupéfaction des convives, les regards foudroyants de Treboux, le président ci-devant palefrenier, cette nuit pleine d'agitations, le lever du soleil sur la cime hospitalière du Jura, sa harangue aux bergers; que de tableaux! que de contrastes ! Il enlève tous les suffrages. (*A suivre.*)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.